

L'ENVIRONNEMENT A UNE HISTOIRE

STEVE HAGIMONT

# Pyénées

Une histoire environnementale  
du tourisme

Champ Vallon

## **PYRÉNÉES**

*Le présent ouvrage est publié avec le concours  
du Centre d'histoire culturelle des sociétés contemporaines  
(Université de Versailles-Saint-Quentin).*

Illustration de couverture :  
Photographie autochrome du lac d'Oô, Pyrénées, France.  
Detroit publishing Co., Catalogue J, foreign section, Detroit, 1905.  
Library of Congress (Washington).

© 2022, CHAMPVALLON, 01350 CEYZÉRIEU  
[www.champ-vallon.com](http://www.champ-vallon.com)  
ISBN 979-10-267-1050-9

STEVE HAGIMONT

# PYRÉNÉES

Une histoire environnementale  
du tourisme  
(France-Espagne. XVIII<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècle)

CHAMP VALLON

La collection

«L'environnement a une histoire»

est dirigée par Charles François Mathis

## ABRÉVIATIONS

- ACCIT : Archives de la Chambre de commerce et d'industrie de Toulouse  
AD09 : Archives départementales d'Ariège  
AD31 : Archives départementales de la Haute-Garonne  
ADDDPA : Association pour la défense et le développement des Pyrénées arié-  
geoises  
AFPEM : *Annales de la Fédération pyrénéenne d'économie montagnarde*  
AGA : *Archiu generau d'Aran*  
AMG : Assistance médicale gratuite  
AM Luchon : Archives municipales de Luchon  
AN : Archives nationales  
BBSA : Baqueira-Beret, Sociedad Anonima  
BCEC : *Butletí del Centre excursionista de Catalunya*  
CAF : Club alpin français  
CEC : *Centre excursionista de Catalunya*  
CEE : Communauté économique européenne  
CEI : Compagnie d'électricité industrielle  
CGT : Confédération générale du travail  
CGTA : Compagnie générale des thermes d'Ax  
CHM : Société des chemins de fer et hôtels de montagne aux Pyrénées  
DATAR : Délégation interministérielle à l'aménagement du territoire et de  
l'action régionale  
DREAL : Direction régionale de l'environnement, de l'aménagement et du  
logement (2009)  
DRIRE : Direction régionale de l'industrie, de la recherche et de l'enviro-  
nement  
EGP : Électricité et gaz des Pyrénées  
ICONA : *Instituto para la conservación de la naturaleza*  
ISM : Indemnité spéciale montagne  
ONF : Office national des forêts  
PAR : Plan d'aménagement rural  
PAC : Politique agricole commune

PNPO : Parc national des Pyrénées occidentales

PNR : Parc naturel régional

RGA : *Revue de Géographie alpine*

RGPSO : *Revue géographique des Pyrénées et du Sud-Ouest*

RTM : Restauration des terrains de montagne (service des Eaux et Forêts)

SEATM : Service d'études de la Commission interministérielle pour l'aménagement touristique de la montagne puis (1972) Service d'études et d'aménagement touristique de la montagne

SGTB : Société générale thermale et balnéaire

STD : Société des touristes dauphinois

STP : Société thermale des Pyrénées

TCF : Touring-club de France

TEVASA : Telecâbles Valle de Aran, Sociedad anonima

UGB : Unité gros bétail

ZPP : *Zona periférica de protección*

## INTRODUCTION

*Dire qu'un objet ou une classe d'objets sont des marchandises, ce n'est pas dire quelque chose sur ces objets comme tels, mais sur la manière dont une société traite (peut traiter) cet objet ou une classe d'objets, sur la manière d'être de ces objets pour cette société ; c'est dire que cette société a institué [...] des comportements d'individus et des dispositifs matériels qui font être les objets, tels objets, comme « marchandises »<sup>1</sup>.*

À l'aune des préoccupations environnementales, le tourisme occupe une place singulière. Secteur en pleine croissance – du moins jusqu'à l'irruption de la covid-19 –, présent dans de nombreux projets de territoires – tantôt en tant qu'opportunité de diversification pour les métropoles, tantôt en tant que solution d'avenir pour les zones en difficulté –, participant d'une hypermobilité qui accroît démesurément les pressions sur le système Terre, le tourisme s'inscrit, tout à la fois, au cœur de la « modernité », en montrant une nature tellement extériorisée qu'elle en devient un spectacle<sup>2</sup>, et à ses marges, en témoignant du maintien d'une interdépendance sensorielle, spirituelle et matérielle avec les mondes physiques et biologiques. Ces relations contreviennent à la rupture théorique entre nature et culture en perpétuant une forme de continuité du corps et de l'esprit humains avec les êtres et les choses environnantes. Le tourisme semble constamment naviguer dans un horizon incertain, que nous allons retrouver tout au long de ce livre, en étant, d'un côté, une manière de commercialiser les interactions avec la nature, et, de l'autre, un vecteur de mobilisation contre la marchandisation généralisée de la Terre, un vecteur de défense d'un environnement dont la valeur est incommensurable parce que indispensable au bien-être des individus et à l'équilibre des sociétés.

L'esthétique des paysages, la « grandeur » et la diversité de la faune et de la flore, l'ampleur des panoramas, la sévérité des cimes et des parois,

1. Cornelius CASTORIADIS, *L'institution imaginaire de la société*, Paris, Seuil, 1999 (1975), p. 527.

2. Philippe DESCOLA, *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard, 2005, p. 114-165.

le calme des lacs et la vigueur des torrents, la prophylaxie des eaux, du climat et de la lumière, le plaisir corporel et psychique procuré par l'effort dans l'ascension, par la contemplation, par l'éveil sensoriel et par la vitesse dans les descentes neigeuses, l'«authenticité» et l'«exotisme» des rencontres, voilà, en tout cas, autant de besoins, de raretés désirables, que des franges croissantes de la population occidentale sont venues consommer en montagne depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle. La montagne cristallise des envies de communion avec la «nature» et offre dès lors une somme d'attraits touristiques, mouvants au gré des changements d'imaginaire social. Ces éléments deviennent des ressources économiques à la manière, bien plus ancienne, des poissons, du bois, des minerais, du bétail, des forces motrices de l'eau ou des compositions artistiques. Le tourisme n'est pas, en effet, la seule voie d'intégration des vallées montagnardes à l'économie de marché : les mines, la métallurgie, l'industrie textile, les divers moulins, l'élevage, la construction ou encore les multiples migrations saisonnières animent depuis des siècles les vallées et en modifient les écosystèmes. De nombreuses études se sont penchées sur ces aspects, depuis les années 1980, à la suite de Georges Bertrand qui a tôt invité à faire des interactions nouées entre les activités humaines et le reste des écosystèmes un objet d'histoire<sup>1</sup>. Le tourisme a toutefois souvent été négligé dans ce tableau de l'extraversion économique, sociale et culturelle des montagnes, et de ses implications écologiques. Ce travail propose une histoire localisée de ce phénomène global, le tourisme, qui offre lui-même une porte d'entrée privilégiée pour comprendre l'attitude ambivalente des sociétés contemporaines face aux éléments non humains, entre fascination quasi religieuse et mise en exploitation maximale. Il s'agira, dès lors, de retracer, sur le temps long, la transformation d'éléments puisés dans l'environnement en produits de consommation touristiques divers, dans un espace pionnier du tourisme mondial : les Pyrénées.

Espace pionnier, cela pourrait surprendre. Au crépuscule du XX<sup>e</sup> siècle, encore, certains se félicitent du fait que la poursuite de l'intégration européenne fasse sortir les Pyrénées de leur léthargie supposée. Les Pyrénées, espace marginal d'une Europe en cours d'unification économique, vont «s'engager dans l'économie de marché<sup>2</sup>», enfin,

1. Georges BERTRAND, «La “science du paysage”, une “science diagonale”», *RGPSO*, t. 43, 1972, p. 12734. Jean-Paul MÉTAILLIÉ, «Les incendies pastoraux dans les Pyrénées centrales», *RGPSO*, t. 49, 1978, p. 517-526; Christian FRUHAUF, *Forêt et société. De la forêt paysanne à la forêt capitaliste en pays de Sault sous l'Ancien régime (vers 1670-1791)*, Paris, Éd. du C.N.R.S., 1980; Bernard DAVASSE, *La trace des temps*, Mémoire de HDR en géographie, Université de Toulouse-Jean Jaurès, 2015, p. 5-21.

2. Michel BINESSE, «L'accord DATAR-MOPU : un accord entre la France et l'Espagne sur l'aménagement du territoire», in *Los Pirineos, Montaña de Europa. Développement de la coopération transfrontalière. Desarrollo de una cooperación tranfronteriza*, Actes du colloque de Jaca, 22-23 juin 1989, Madrid, Paris, MOPU, DATAR, 1990, p. 67.

grâce au tourisme. Cette activité pourrait valoriser un « environnement [qui] peut être assimilé à un patrimoine », dans les deux sens du terme, à la fois héritage à conserver et « capital principal » à exploiter<sup>1</sup>. Pour permettre aux Pyrénées d'aborder « un mouvement de développement fondé sur l'expansion des activités touristiques que d'autres chaînes telles les Alpes ont largement mises à profit<sup>2</sup> », il faut, dit-on, s'engager dans « la mise en valeur » de « produits en relation avec la culture et l'environnement naturel<sup>3</sup> ». L'état de relative relégation économique du massif est devenu son principal avantage concurrentiel : « moins dégradées par la civilisation industrielle que d'autres massifs, comme les Alpes par exemple », les Pyrénées sont un réservoir de traditions et de nature qui représente « un équipement culturel de premier plan pour l'Europe<sup>4</sup> ». Afin d'opérer la mise en marché de ces ressources hybrides, culturelles et naturelles, les Pyrénéens, français et espagnols, « doivent être convaincus de la richesse patrimoniale que constitue leur montagne en la conservant, en la valorisant, en la reconvertissant, ce qui contribuera à satisfaire les besoins de la clientèle à venir au bénéfice de ses habitants<sup>5</sup> ». Ce discours est parcouru des injonctions contradictoires des quatre dernières décennies, durant lesquelles le souci de protéger l'environnement voisine constamment avec celui de libérer la croissance de ses carcans institutionnels voire éthiques. Des décennies qui voient la critériologie économique (celle de la performance, de l'efficacité, de la compétitivité, de l'excellence) gagner l'ensemble des rapports sociaux et des relations à l'environnement<sup>6</sup>. L'alliance de la protection de la nature et du tourisme devient une opportunité pour intensifier le développement économique tout en corrigeant ses excès – en approfondissant, en fait, la marchandisation de la nature et des façons d'être.

Si la formalisation de la protection comme source de richesse économique est relativement neuve (nous aurons l'occasion d'y revenir),

1. Yves JANVIER, « Les Pyrénées espace à protéger ou espace à gérer? », in *Los Pirineos, Montaña de Europa. Développement de la coopération transfrontalière. Desarrollo de una cooperación tranfronteriza*, Actes du colloque de Jaca, 22-23 juin 1989, Madrid, Paris, MOPU, DATAR, 1990, p. 169-171.

2. AD31, 6990W27 : « Programme opérationnel franco-espagnol Interreg 1992-1993 », approuvé le 14 juillet 1992, p. 8.

3. *Ibid.*

4. Michel BINESSE, Angel MENÉNDEZ RESCACH (dir.), *Les Pyrénées, présentation d'une montagne frontalière. El Pirineo, presentación de una montaña fronteriza*, Paris, Madrid, DATAR, MOPU, 1989, cit. p. 57 et 113.

5. AD31, 6990W27 : « Programme opérationnel franco-espagnol Interreg 1992-1993 », 14 juillet 1992, p. 21.

6. François CUSSET, *La décennie. Le grand cauchemar des années 1980*, Paris, La Découverte, 2006 ; Jan-Henrik MEYER, Bruno PONCHARAL, « L'europanisation de la politique environnementale dans les années 1970 », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, n° 113, 2012, p. 117-126 ; Dominique PESTRE, « La mise en économie de l'environnement comme règle », *Écologie & politique* t. 52, 2016, p. 19-44.

la conscience que le désir d'échapper aux rapports économiques est en soi une opportunité économique n'est en fait pas vraiment nouvelle. Pas davantage que l'espoir de développement et d'intégration par le tourisme. En 1792, faute d'avoir pu achever le bâtiment thermal débuté quelques années auparavant et qui accueille de petites centaines de riches visiteurs venus également profiter des montagnes alentour, «la municipalité de Bagnères-de-Luchon» dit se trouver «menacée par-là de perdre tous les rapports commerciaux et sociaux, pour ainsi dire, avec le reste du monde<sup>1</sup>». Sous le Premier Empire, entre guerres et paix, des textes de tous horizons se multiplient pour soutenir la reprise de ce mouvement débuté dans les décennies précédant la Révolution. Le médecin tarbais de Laversanne affirme ainsi que pour «la classe du riche»,

«la santé n'est [...] qu'un moyen de plaisir. Dépositaire et usufruitière d'une grande masse de richesse, il faut l'aider à verser dans la société un or vivifiant, qui, en changeant de main, laisse dans celle où il passe un germe d'industrie et d'activité. Les eaux de Spa faisaient vivre le peuple de l'État de Liège [...]. Les établissements thermaux [...] deviendront le principe de la prospérité d'un pays pauvre et dont les ressources sont bornées; ces caractères sont ceux qui distinguent les établissements thermaux des Pyrénées [*sic*].

[...] L'affluence des étrangers [...] laisse dans les villes et les campagnes de quoi soutenir et même faire vivre à l'aise les habitants jusqu'à la saison prochaine où l'industrie recommence son gain<sup>2</sup>.»

Dans le même sens, en 1811, le maire de Luchon estime que l'accueil «d'étrangers» a fait faire «de grands pas dans la civilisation, dans l'espace de soixante ans», à ses administrés<sup>3</sup>. Le souci de conformer, d'adapter, d'aménager l'espace pyrénéen et ses habitants au tourisme et au thermalisme – ou à l'«industrie des étrangers» –, en vertu de leurs bienfaits économiques et de leur capacité à intégrer des espaces à la marche du monde – au progrès, à la modernisation ou, ici, à la «civilisation» –, est une des conditions d'émergence de l'économie touristique. Comprendre l'emprise actuelle du tourisme pyrénéen et ses relations avec l'environnement nécessite ainsi de remonter à ses racines, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Apparait alors la possibilité culturelle d'une économie touristique qui se situe à l'entrecroisement de nouveaux désirs de nature, d'une volonté politique d'exploitation

1. AD31, 5M41 : Rapport du Dr Étienne Sengez aux administrateurs du département de la Haute-Garonne, 8 mars 1792.

2. AD31, 5M47 : Mémoire de M. de Laversanne au ministre de l'Intérieur, s.d. [1806].

3. AD31, 5M45 : Mémoire du maire de Luchon au préfet de Haute-Garonne, 28 septembre 1811.

rationnelle des ressources naturelles, et d'une conscience locale de l'opportunité économique offerte. Il semblerait que le tourisme ait précocement contribué à mettre les vallées pyrénéennes, considérées *a priori* comme des espaces périphériques de l'économie contemporaine et de l'industrialisation, au cœur de circulations d'échelle européenne puis mondiale.

Le tourisme peut se définir comme une médiation marchande de relations ludiques et sanitaires aux êtres et aux choses, impliquant un déplacement en dehors de ses espaces familiers. Il forme un système, articulant une demande de loisirs, de bien-être et d'émotions, des réseaux dans lesquels circulent des humains et des représentations, et une offre qui organise des lieux et traduit les désirs touristiques en produits de consommation. Avant d'entrer dans le cœur du sujet, arrêtons-nous un instant sur le vocabulaire. L'usage du mot de « thermalisme » est récent. Au XIX<sup>e</sup> siècle « on va aux eaux » faire une « saison ». L'expression « villes d'eaux » apparaîtrait vers 1850, « station thermale » ne rentrerait dans les usages qu'après 1890 selon certains auteurs, mais l'expression apparaît naturellement dans une délibération du conseil municipal de Luchon dès 1864 par exemple<sup>1</sup>. Ne présentant pas de différences notables de sens, ces mots seront utilisés indifféremment. Par station, on désigne des foyers de production et de consommation des biens touristiques, organisés pour satisfaire les besoins des touristes, avec une offre diversifiée en logements, restauration, loisirs et transports. Les stations regroupent plusieurs services et rayonnent sur un territoire touristique qui concentre des attractions naturelles et culturelles. Elles intègrent au cours du temps de nouvelles activités, qui peuvent aussi les menacer de déclassement, au fur et à mesure de la transformation des attentes et des pratiques, par exemple avec les sports d'hiver<sup>2</sup>. Le mot de « touriste » semble apparaître pour la première fois en français en 1816 dans un ouvrage de Louis Simond, le *Voyage d'un français en Angleterre pendant les années 1810 et 1811*. Il francise le mot *tourist* apparu en anglais dans les années 1780 pour désigner les pratiquants du *Grand Tour*. Il s'impose dans les années 1820 – les *Mémoires d'un touriste* de Stendhal (1838) participant de sa large diffusion dans le deuxième tiers du XIX<sup>e</sup> siècle. Déjà, chez Simond, il a une connotation péjorative, même si bien des auteurs du XIX<sup>e</sup> siècle prennent ensuite cette étiquette qui garde un temps un côté « snob » par son origine anglaise. Le terme de « curiste » n'a cours qu'après la Première Guerre mondiale : auparavant on parle de « malades », de « baigneurs », de « buveurs d'eaux » et très souvent d'« étrangers ». Ces mots renvoient indistinctement aux curistes, à leurs accompagnateurs

1. AD31, 2O42/6 : Délibération municipale de Bagnères-de-Luchon, 16 mars 1864.

2. Vincent VLÈS, *Les stations touristiques*, Paris, Economica, 1996.

et aux touristes, français ou non<sup>1</sup>. C'est une source majeure de confusion et une limite à toute velléité de comparaison parfaite entre stations, entre pays et entre époques.

Le champ des études touristiques s'est significativement développé à partir des années 1970, mais est resté très discret dans l'historiographie jusqu'aux années 2000<sup>2</sup>. Nombre d'études à vocation historique ont toutefois émergé plus tôt dans des disciplines comme la géographie et l'aménagement. Elles ont cherché à modéliser l'évolution des activités touristiques, afin de placer chaque cas sur une courbe évolutionnelle. Ces modèles (du type, très descriptif, des cycles de vie des destinations ou des produits touristiques<sup>3</sup>) peuvent laisser entendre qu'il existerait des mécanismes transcendants, pour ne pas dire des lois naturelles, présidant aux évolutions du marché et des stations. Définis pour anticiper l'avenir, ils ne permettent guère de comprendre ce que les acteurs du temps pensaient de leur présent et imaginaient de leur futur. Ils peuvent créer un récit asocial, mécanique, qui s'éloigne trop des faits et des acteurs pour correspondre à de l'histoire. Celle-ci serait davantage soucieuse des doutes, des rapports de force et des stratégies, des controverses, des réseaux, des influences, des négociations, des fausses routes, des intuitions chanceuses et de la contingence, qui voisinent constamment pour créer l'espace et modifier les pratiques. L'histoire est mieux capable de restituer, en somme, les paris sans cesse réalisés sur un futur radicalement incertain, que seul notre regard en bout de chaîne peut faire voir comme logique et inéluctable. La notion de trajectoire, qui fait la part des enjeux globaux (évolutions des imaginaires, des pratiques, des techniques, de la sociologie des visiteurs, des investissements, des politiques publiques et des infrastructures), et celle des stratégies et des controverses localisées, qui produisent chaque espace touristique, permet d'approcher la variété des situations plus finement que ne le font les modèles, tout en facilitant les comparaisons<sup>4</sup>.

1. Sylvain VENAYRE, *Panorama du voyage (1780-1920). Mots, figures, pratiques*, Paris, Les Belles Lettres, 2012, p. 411-418; Armand WALLON, *La vie quotidienne dans les villes d'eaux, 1850-1914*, Paris, Hachette, 1981, p. 11.

2. Voir John K. WALTON, «Taking the History of Tourism Seriously», *European History Quarterly*, t. 27, 1997, p. 563-571; Hasso SPODE, «La recherche historique sur le tourisme. Vers une nouvelle approche», *Mondes du Tourisme*, n° 2, 2010, p. 4-18; Tom WILLIAMS, «Going Places: Recent Histories of European Tourism», *Contemporary European History*, t. 23, 2014, p. 295-304.

3. «Life cycle area» proposé en 1980 et abondamment repris, discuté, amendé, contesté depuis: R. W. Butler, «The concept of the tourist area life-cycle of evolution: implications for management of resources», *Canadian Geographer*, n° 24, 1980, p. 5-12. Une présentation critique des modèles d'évolution touristique est proposée par José María FARALDO et Carolina RODRÍGUEZ LÓPEZ, *Introducción a la historia del turismo*, Madrid, Alianza Editorial, 2013, p. 17-31.

4. Vincent VLÈS et Christophe BOUNEAU (dir.), *Stations en tension*, Bruxelles, Peter Lang, 2016.

Parmi les études proprement historiques, après de premiers développements en histoire culturelle centrés sur les attentes et les pratiques des touristes<sup>1</sup>, une histoire économique et sociale, attentive aux mécanismes de formation de l'offre, à l'importance de ce secteur dans la croissance économique contemporaine et aux dynamiques de développement local par le tourisme, s'est développée sous l'influence de John Walton ou de Laurent Tissot<sup>2</sup>. La présente étude, consacrée à la structuration du marché pyrénéen des désirs de nature, se situe dans ce courant et entend ajouter une dimension plutôt délaissée par l'historiographie : l'environnement. L'histoire environnementale est, de fait, une histoire sociale qui interroge les bases et les implications environnementales des rapports sociaux. Les pollutions, les catastrophes, les paysages, les destructions, l'urbanisme, les aménagements, les loisirs, les sentiments, l'art, l'économie, les sciences, les villes, les campagnes, les montagnes, les littoraux, les institutions, les guerres, le colonialisme, le gouvernement ; la liste des objets qui intéressent l'histoire environnementale est infinie. Elle permet de réinterroger l'intégralité de l'histoire au prisme de l'environnement, proposant un renouvellement historiographique comparable à l'histoire du genre<sup>3</sup>. Le tourisme figure bien sûr parmi ces objets – au-delà même du tourisme de nature, dont Scott Moranda a donné une excellente historiographie<sup>4</sup>. Il constitue l'un des témoignages essentiels des changements d'attitude des sociétés devant les éléments non humains qui l'environnent. Il tient, de plus, un rôle majeur dans la formation et la diffusion du regard contemporain sur l'environnement. Il contribue, en outre, à modifier les écosystèmes, comme toute activité humaine. Il crée, enfin, de la valeur en transformant en marchandises

1. Sur ce point, l'ouvrage le plus abouti est celui de Sylvain VENAYRE, *Panorama...*, *op. cit.*, 2012. Sur les touristes eux-mêmes, on peut se reporter à Marc BOYER, *Histoire générale du tourisme du XVI<sup>e</sup> au XXI<sup>e</sup> siècle*, Paris, L'Harmattan, 2005 ou Catherine BERTHO-LAVENIR, *La roue et le stylo. Comment nous sommes devenus touristes*, Paris, O. Jacob, 1999.

2. John K. WALTON et P. R. MCGLOIN. «The Tourist Trade in Victorian Lakeland». *Northern History* t. 17, 1981, p. 153-182 ; Laurent TISSOT, *Naissance d'une industrie touristique. Les Anglais et la Suisse au XIX<sup>e</sup> siècle*. Lausanne, Payot, 2000 ; Carlos RODRIGUEZ LARRINAGA, «El turismo en la España del siglo XIX», *Historia Contemporánea*, n° 25, 2002, p. 157-179 ; Ana MORENO GARRIDO, *Historia del turismo en España en el siglo XX*, Madrid, Editorial Síntesis, 2007.

3. Fabien LOCHER et Grégory QUENET, «L'histoire environnementale : origines, enjeux et perspectives d'un nouveau chantier», *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, t. 56, n° 4, 2009, p. 7-38 ; Alice INGOLD, «Écrire la nature : de l'histoire sociale à la question environnementale?», *Annales. Histoire, Sciences sociales*, 2011, t. 66, p. 129 ; Jean-Baptiste FRESSOZ, Frédéric GRABER, Fabien LOCHER et Grégory QUENET, *Introduction à l'histoire environnementale*, Paris, La Découverte, 2014.

4. Scott MORANDA, «The emergence of an environmental history of tourism», *Journal of Tourism History*, t. 7, 2015, p. 268-289.

des éléments de l'environnement, comme le font l'agriculture, les mines ou l'industrie. Les urbanisations nouvelles, les hôtels, les lotissements, les transports, les thermes ou les stations de ski sont parmi les instruments de cette mise sur le marché, qui modifient à leur tour matériellement l'environnement. Phénomène culturel, social, politique et économique, qui implique les sens, la pensée et la matière, la croissance touristique s'accompagne de discours normatifs qui sélectionnent les ressources et en définissent l'usage légitime : la bonne manière de consommer les eaux, la neige, d'arpenter les montagnes et de s'approprier leurs paysages, leur faune, leur flore et leurs populations. L'intrusion du tourisme en montagne modifie de la sorte le devenir de cet environnement particulier, et nous tenterons à la suite de voir à quel point.

Tandis qu'en France de rares études se portaient sur l'apparition de nouvelles manières de percevoir, de pratiquer et de faire sens des espaces et des paysages de bord de mer et de montagne (par l'alpinisme par exemple)<sup>1</sup>, des auteurs américains ont intégré le tourisme dans le champ de l'histoire environnementale au travers de leurs nombreuses études sur la protection de la nature. L'idée de *Wilderness*, cette nature «sauvage», primitive, sert de justification pour les parcs et d'attraction pour le développement touristique<sup>2</sup>. La thèse d'Alfred Runte stimule le débat quant au but des parcs : ne servent-ils qu'à valoriser par le tourisme des espaces sans enjeux, ou ne sont-ils pas plutôt des outils d'arbitrage des usages, réservant des espaces au tourisme pour valoriser une certaine identité américaine inscrite dans la nature<sup>3</sup>. Chaque parc a en fait son histoire propre mais leur définition est bien un acte d'aménagement du territoire qui affecte un sens et des usages à un espace circonscrit<sup>4</sup>. Des études ont, plus récemment, cherché à cerner, concrètement, les implications écologiques des relations entre le tourisme et la protection ; le tourisme amenant à protéger certains espaces et certaines espèces, à sélectionner certains attraits au détriment d'autres en fonction des représentations de la nature légitime, à envisager la gestion des flux pour éviter la formation de lieux

1. Philippe JOUTARD, *L'invention du Mont Blanc*, Paris, Gallimard, 1986 ; Alain CORBIN, *Le territoire du vide. L'Occident et le désir du rivage (1750-1840)*, Paris, Aubier, 1988 ; Serge BRIFFAUD, *Naissance d'un paysage. La montagne pyrénéenne à la croisée des regards (XVII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècle)*, Toulouse, Tarbes, CIMA-CNRS, Association Guillaume Mauran, 1994 ; Peter H. HANSEN, *The Summits of Modern Man*, Harvard University Press, 2013.

2. Roderick NASH, «Tourism, Parks and the Wilderness Idea in the History of Alaska», *Alaska in Perspective*, t. 4, 1981, p. 1-27

3. Alfred RUNTE, *National Parks: The American Experience*, Lincoln, University of Nebraska Press, 1987 (1979).

4. Johan MILIAN, *Protection de la nature et développement territorial dans les Pyrénées*, Thèse de géographie, Université de Toulouse-II-Le Mirail, 2004.

de sur-fréquentation préjudiciables aux écosystèmes<sup>1</sup>. Ces travaux ont également interrogé les relations de pouvoir qui traversent les instruments de protection. Des États-Unis à l'Europe, en passant par les espaces coloniaux et post-coloniaux, certains usages, jugés néfastes pour l'équilibre écologique souhaité, ont pu être exclus; d'autres ont pu être conservés plus ou moins artificiellement, au risque d'une folklorisation des modes de vie<sup>2</sup>. Le tourisme, lui-même, a tantôt été un moteur de protection de certains espaces jugés remarquables et menacés par d'autres usages, et a tantôt engendré, par son développement, des protestations environnementalistes, de celles à coloration nationaliste du *Heimatschutz* en Suisse au début du xx<sup>e</sup> siècle qui rejetait les entreprises touristiques étrangères, jusqu'au cas bien connu en France du parc de la Vanoise menacé par l'extension de domaines skiables (1969-1971)<sup>3</sup>. L'étude de la protection de la nature s'est également connectée à la question de la construction des identités nationales. Le tourisme permet de montrer, de rencontrer et de ressentir des paysages qui seraient le support, le ferment et/ou le théâtre de l'identité nationale<sup>4</sup>. Plusieurs travaux ont par ailleurs envisagé les questions d'urbanisme et d'aménagement. Du Lake District en Angleterre aux North Woods dans la péninsule supérieure du Michigan, l'aménagement vise à répondre aux désirs des élites urbaines souhaitant échapper aux problèmes de la modernité et de l'urbanité par des séjours périodiques. Il doit pour cela tenir compte des vues des résidents, des touristes, de l'État, des conservationnistes, des chasseurs et des entrepreneurs<sup>5</sup>.

1. Jerritt J. FRANK, «Marketing the Mountains: An Environmental History of Tourism in Rocky Mountain National Park», Ph.D, Université du Kansas, 2008.

2. Karl JACOBY, *Crimes against Nature. Squatters, Poachers, Thieves, and the Hidden History of American Conservation*, University of California Press, 2001; James W. FELDMAN, *A Storied Wilderness: Rewilding the Apostle Islands*, Seattle, University of Washington Press, 2011; Guillaume BLANC, *Une histoire environnementale de la nation. Regards croisés sur les parcs nationaux du Canada, d'Éthiopie et de France*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2015, p. 98-99.

3. Cédric HUMAIR et Mathieu NARINDAL, «Développement touristique et protection de l'environnement», in Anne-Claude AMBROISE-RENDU, Anna TRESPEUCH et Alexis VRIGNON (dir.), *Une histoire des conflits environnementaux*, Limoges, Presses universitaires de Limoges, 2018, p. 91-109; Florian CHARVOLIN, «L'affaire de la Vanoise et son analyse», *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, n° 113, 2012, p. 82-93.

4. Entre autres: Roderick NASH, *Wilderness and the American Mind*, New Haven, Yale University Press, 1982; Thomas M. LEKAN, *Imagining the Nation in Nature: Landscape Preservation and German Identity, 1885-1945*, Cambridge, Harvard University Press, 2004; François WALTER, *Les figures paysagères de la nation. Territoire et paysage en Europe (xvii<sup>e</sup>-xx<sup>e</sup> siècle)*, Paris, Éditions de l'EHESS, 2004; Francesc ROMA I CASANOVAS, *Del paradís a la nació. La muntanya a Catalunya (segles xv-xx)*, Valls, Cossetània edicions, 2004; Marco ARMIERO, *Le montagne della patria: natura e nazione nella storia d'Italia, secoli xix e xx*, Turin, G. Einaudi, 2013.

5. Timothy BAWDEN, *Reinventing the Frontier: tourism, nature, and environmental change in northern Wisconsin, 1880-1930*, Ph.D., University of Wisconsin, Madison,

L'appropriation touristique d'espaces dont on vend ensuite la nature, par exemple les côtes atlantique et méditerranéenne, est fondamentalement ambigu, conduisant inmanquablement à artificialiser et à cloisonner l'espace pour mieux le commercialiser<sup>1</sup>.

La montagne a offert un terrain important pour l'histoire environnementale du tourisme, permettant de discuter et, globalement, de réfuter l'idée d'une colonisation touristique. Il est en effet un schéma classiquement réitéré selon lequel la première mise en tourisme des territoires serait le fait d'initiateurs extérieurs, apportant en quelque sorte leurs lumières à des populations locales qui n'auraient su s'approprier le changement de regard global sur leur territoire quotidien<sup>2</sup>. C'est ce qui a fait comparer le processus de mise en tourisme des lieux à une forme de « colonisation », dépossédant les populations locales de leurs terres mais aussi de leur propre identité. Cette façon de voir les choses a été plusieurs fois nuancée et remise en cause, car elle ignore la diversité sociologique des communautés réceptrices, minore la perception locale des attentes touristiques naissantes et met de côté les capacités d'initiative de montagnards perçus comme en retrait de la modernité<sup>3</sup>. Andrew Denning pour les Alpes comme Michael Childers pour le Colorado montrent bien le rôle des populations locales. Loin d'être passives ou unanimes face à ce développement du tourisme, celles-ci se divisent entre les individus et les groupes qui y voient une menace et ceux qui y perçoivent une opportunité d'enrichissement. Le clivage binaire entre local et extérieur ne paraît de toute façon pas tenir à l'analyse, tant les diverses échelles d'appartenance s'entremêlent. Des coalitions variables, mises en avant par William Philpott, pour le Colorado encore, associant et opposant chambres de commerce, associations, administrations, promoteurs touristiques,

---

2002; Aaron SHAPIRO, « Promoting Cloverland: Regional Associations, State Agencies, and the Creation of Michigan's Upper Peninsula Tourist Industry », *Michigan Historical Review*, t. 29, 2003, p. 1-37.

1. John K. WALTON, « Seaside Tourism and Environmental History », in Stephen MOSLEY and Geneviève MASSARD-GUILBAUD (dir.), *Common Ground: Integrating the Social and Environmental in History*, Newcastle, Cambridge Scholars Publishing, 2011, p. 66-85; Mikaël NOAILLES, *La construction d'une économie touristique sur la Côte Aquitaine des années 1820 aux années 1980*, Neuchâtel, Toulouse, Alphil, Méridiennes, 2012; Giacomo PARRINELLO et Renaud BÉCOT, « Regional Planning and the Environmental Impact of Coastal Tourism: The Mission Racine for the Redevelopment of Languedoc-Roussillon's Littoral », *Humanities*, t. 8, 2019, [en ligne] <https://doi.org/10.3390/h8010013>.

2. MOBILITÉS, ITINÉRAIRES, TERRITOIRES [MIT], *Tourismes 2. Moments de lieux*, Paris, Belin, 2005, p. 47.

3. Par exemple dans Bernard DEBARBIEUX, *Chamonix-Mont-Blanc (1860-2000). Les coulisses de l'aménagement*, Saint-Gervais, Édimontagne, 2001; Johan VINCENT, *L'intrusion balnéaire. Les populations littorales bretonnes et vendéennes face au tourisme (1800-1945)*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2007.

groupes de ski et conservationnistes font évoluer les aménagements au gré de controverses ; les résultats ne suivent donc pas une courbe d'évolutions logiques. Les dynamiques de dépossession voisinent avec des stratégies d'appropriation des opportunités économiques, qui font de chaque station une expérience particulière de positionnement sur le marché hivernal. Le tourisme en montagne apparaît dans ces études dans toute son ambiguïté, catalyseur, tout à la fois, de commercialisation, du sentiment de la nature et de luttes écologistes en raison de son emprise croissante<sup>1</sup>.

Si on revient en Europe, l'idée de colonisation repose très certainement sur une série d'*a priori* implicites : les populations des futures stations touristiques, habitant généralement des villages ou de petits bourgs de montagne vivaient dans une certaine autarcie ; elles n'étaient guère intégrées que dans des réseaux locaux ; elles étaient éloignées des populations urbaines imprégnées des attentes touristiques. L'autarcie qu'auraient connue les populations rurales et montagnardes « traditionnelles » a, elle aussi, été discutée – et abandonnée : en Europe, sous l'Ancien Régime, les « micro-mobilités » sont familières pour l'essentiel des populations rurales, tandis que certaines régions ont même au cœur de leur fonctionnement économique et social des déplacements temporaires de plus longue distance<sup>2</sup>. C'est en particulier le cas des montagnes d'Europe de l'Ouest<sup>3</sup>. Comme le résume Fernando Collantes, l'économie ancienne de ces montagnes,

1. Hal K. ROTHMAN, *Devil's Bargains: Tourism in the Twentieth-Century American West*, Lawrence, University Press of Kansas, 1998 ; Michael CHILDERS, *Colorado Powder Keg: Ski Resorts and the Environmental Movement*, University Press of Kansas, 2012 ; Andrew DENNING, « From Sublime Landscapes to "White Gold": How Skiing Transformed the Alps after 1930 », *Environmental History*, t. 19, 2014, p. 78-108 ; William PHILPOTT, *Vacationland: Tourism and Environment in the Colorado High Mountain*, Seattle, University of Washington Press, 2014.

2. Sur ce débat historiographique voir Alain CROIX, « L'ouverture des villages sur l'extérieur fut un fait éclatant dans l'ancienne France. Position de thèse », *Histoire et Sociétés Rurales*, t. 11, 1999, p. 109-146 ; Jean-Pierre POUSSOU, « L'enracinement est le caractère dominant de la société rurale française d'autrefois », *Histoire, économie et société*, t. 21, 2002, p. 97-108 ; Jacques DUPÂQUIER, « Sédentarité et mobilité dans l'ancienne société rurale », *Histoire & Sociétés Rurales*, t. 18, 2002, p. 121-135. Sur la « cultures de la mobilité », Daniel ROCHE, *Humeurs vagabondes. De la circulation des hommes et de l'utilité des voyages*, Paris, Fayard, 2003.

3. Pier Paolo VIAZZO, *Upland communities. Environment, population and social structure in the Alps since the sixteenth century*, Cambridge, Cambridge University Press, 1989 ; Laurence FONTAINE, *Histoire du colportage en Europe (XV<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècle)*, Paris, A. Michel, 1993 ; Corinne MAITTE, « Mobilités internationales en Europe du Nord-Ouest », in Pierre-Yves BEAUREPAIRE et Pierrick POURCHASSE (dir.), *Les circulations internationales en Europe, années 1680-années 1780*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2010, p. 37-54. Pour les Pyrénées, Patrice POUJADE, *Le voisin et le migrant. Hommes et circulations dans les Pyrénées modernes (XVI<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècle)*, Rennes, PUR, 2010, en particulier p. 153-307 ;

essentiellement pluriactive, associe productions domestiques, réseaux migratoires et participation sélective au marché. Même si des relations, variables, de subordination existent, il n'y a pas de rupture entre villes et campagnes, même montagnardes<sup>1</sup>.

Si on veut bien abandonner le concept de colonisation pour comprendre le développement touristique, on peut se reporter sur celui de co-construction, culturelle et sociale, de l'offre touristique<sup>2</sup>. Il permet d'articuler un regard nouveau posé sur certains territoires devenus des lieux à visiter, à une construction et à une mise en scène, par de multiples acteurs, visant à distinguer des produits monnayables sur les marchés touristiques. Assurément, comme l'avait formulé Marc Boyer, aucun lieu n'est naturellement touristique, chacun est le fruit d'une construction, d'une invention<sup>3</sup>. Toutefois, les touristes ne sont pas les seuls à peser dans ce processus : si leurs consommations sélectionnent les lieux, ces consommations sont, elles-mêmes, conditionnées par des systèmes techniques et des horizons de connaissance qui mêlent des médias, des moyens de communication, des infrastructures d'accueil, des stratégies promotionnelles et des produits touristiques. En clair, les lieux ne sont pas passifs et des acteurs, d'origines diverses, s'ingénient à attirer les regards sur eux, à faciliter les accès, à transformer l'environnement en produits de consommation conformes aux attentes touristiques et à en susciter de nouvelles – sur un marché de plus en plus concurrentiel.

Cette recherche part donc d'une hypothèse paradoxale : un espace perçu comme l'un des plus marginaux dans les transformations économiques et sociales connues depuis la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle en Europe se trouverait être l'un des premiers réceptacles d'une activité économique éminemment contemporaine – le tourisme. Elle part aussi de doutes sur un présupposé, qui veut que les acteurs locaux subissent l'essor touristique, et sur une tendance, qui est de vouloir schématiser l'évolution des stations ou des produits touristiques dans des modèles transcendants. Elle envisage d'étudier les expériences menées en montagne pour commercialiser des éléments très divers de la nature, en partant de l'idée que ces éléments « ne sont pas spontanément des marchandises : ces dernières sont le résultat d'une construction, d'une appropriation (parfois violente) doublée d'une transformation qui permet de rendre l'objet conforme aux échanges marchands<sup>4</sup> ». Tout

1. Fernando COLLANTES, «El declive demográfico de la montaña española, 1860-1991. Revisión crítica de propuestas teóricas», *Historia agraria*, n° 24, 2001, p. 203-225.

2. S. MORANDA, «The Emergence», art. cit., 2015, p. 281.

3. Marc BOYER, *Histoire générale du tourisme du XVI<sup>e</sup> au XXI<sup>e</sup> siècle*, Paris, L'Harmattan, 2005.

4. Jean-Baptiste FRESSOZ, Frédéric GRABER, Fabien LOCHER et Grégory QUENET, *Introduction à l'histoire environnementale*, op. cit., 2014, p. 57.

en reprenant l'ambition de comprendre les transformations culturelles et matérielles que le tourisme implique pour l'environnement montagnard, nous souhaitons démêler les jeux d'acteurs qui se sont manifestés au moment de conformer l'environnement aux attentes de nature des visiteurs, en faisant l'hypothèse d'une co-construction plutôt que d'une colonisation de la nature touristique. La plupart des histoires environnementales du tourisme portant sur la fin du XIX<sup>e</sup> et sur le XX<sup>e</sup> siècle, il nous semble intéressant de remonter bien plus en arrière, pour confronter ces résultats aux premiers temps du tourisme européen et à son évolution de longue durée, avec un ensemble pyrénéen plutôt négligé jusqu'ici, malgré l'ancienneté et l'importance qu'y a prises le tourisme dès la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>. Dans les Pyrénées françaises, des dynamiques importantes s'engagent alors, selon des problématiques, des représentations et des espérances que l'on retrouve longtemps ensuite, cependant que de premiers grands projets se concrétisent. Un élément topographique (les Pyrénées), plus ou moins ignoré auparavant, à l'écart des grandes voies de communication européennes, utilisé comme frontière entre la France et l'Espagne, se charge de significations nouvelles et s'intègre à une des activités économiques contemporaines les plus dynamiques et les plus durables. Des flux inconnus motivés par des passions restées sourdes jusque-là viennent alimenter l'essor de certaines communes pyrénéennes. Les premiers grands aménagements thermaux, routiers et urbanistiques émergent et inscrivent les Pyrénées dans un phénomène économique d'échelle continentale. Cette fresque des diverses trajectoires touristiques pyrénéennes s'arrêtera à nos jours, en s'appesantissant sur les éléments de rupture apparus dans les années 1970 et 1980, lorsque « les crises politiques, économiques et intellectuelles semblent inaugurer en définitive la fin du monde né au XIX<sup>e</sup> siècle<sup>2</sup> ». Les thématiques environnementales s'imposent dans les débats publics, les fréquentations thermales et hivernales atteignent leur apogée avant de stagner, la consommation de nature et de culture montagnardes se cherche, l'offre en partie vieillissante tente de dissimuler sa banalité par le truchement du marketing et du « verdissement ». On entre dans le temps de l'environnement, du « développement durable », de la participation locale ; on entre, en même temps, dans celui de la mise en concurrence des territoires au nom de la compétitivité et de l'adaptation au marché, qui, malgré les discours, fait peu de cas des limites écologiques de la croissance.

1. Un travail magistral a toutefois été réalisé par un géographe, pour l'ouest des Pyrénées : Michel CHADEFAUD, *Aux origines du tourisme dans les Pays de l'Adour. Du mythe à l'espace, un essai de géographie historique*, Pau, Université de Pau et des Pays de l'Adour, 1987.

2. Emmanuel FUREIX et François JARRIGE, *La modernité désenchantée. Relire l'histoire du XIX<sup>e</sup> siècle français*, Paris, La Découverte, 2015, p. 13.

Les Pyrénées centrales vont particulièrement retenir notre attention avec, côté français, les anciennes provinces de Béarn (intégrée aux Basses-Pyrénées en 1790), Bigorre (Hautes-Pyrénées), Comminges (Haute-Garonne), Couserans et Foix (Ariège), une partie du Roussillon (Pyrénées-Orientales), mais aussi l'Andorre et, côté espagnol, la Catalogne et l'Aragon. Cet espace transfrontalier est caractérisé jusqu'à l'aube de la période contemporaine par de fortes relations sociales, culturelles et économiques, malgré les divisions politiques, avant de connaître des divergences nettes avec les affirmations nationales, que l'on retrouve aussi sur le plan touristique. Ce terrain est parsemé d'une soixantaine de sites thermaux, d'une cinquantaine de lieux équipés pour pratiquer les sports d'hiver, d'un centre de pèlerinage mondialement connu (Lourdes), et d'innombrables paysages attrayants avec, parmi les plus augustes, Gavarnie, Ordesa, le Mont-Perdu, l'Aneto, les pics du Midi d'Ossau et de Bigorre, les lacs d'Oô et de Gaube, les vallées du Lys ou de Campan, les cols du Tourmalet, d'Aubisque, d'Aspin, de Peyresourde ou de Venasque, des cascades et des torrents comme la Garonne, l'Adour ou le Gave de Pau, un parc national, deux parcs naturels régionaux. Dans cet ensemble, trois espaces négligés jusqu'ici par les chercheurs vont plus particulièrement nous arrêter. Luchon en Haute-Garonne, grande station mondaine du XIX<sup>e</sup> siècle, devenue station médicale à partir des années 1920 et qui voit se développer les sports d'hiver à Superbagnères et à Peyragudes. Le Val d'Aran, ensuite, espace périphérique de l'Espagne, isolé en versant nord des Pyrénées par la chaîne centrale. Tardivement désenclavée, cette vallée connaît un essor fulgurant à partir des années 1960, au moment même où les Pyrénées françaises sont plongées dans un certain marasme. L'Aran présente aussi l'opportunité de mesurer les spécificités nationales et donc le poids de la frontière dans le devenir de territoires contigus. L'Ariège, enfin, qui fait longtemps figure de quasi non-lieu touristique, en dépit de ses hautes montagnes et de la variété de ses paysages. Les limites administratives ont leur importance dans l'orientation de ces trajectoires singulières, avant comme après la Révolution. Réunis sous l'administration de la Généralité d'Auch à partir du milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, le Comminges, la Bigorre et le Béarn bénéficient de l'ambition des intendants, qui laissent en revanche de côté le Couserans. Les États de Foix se soucient, eux, de désenclaver les vallées industrielles de la montagne. Les territoires semblent ensuite entrer dans des logiques de concurrence touristique qui pèsent dans les aménagements.

Afin de comprendre l'appropriation localisée d'un phénomène global, les archives locales fournissent un matériau essentiel. Ces archives abondent et permettent de nourrir une histoire au plus près des acteurs. Elles émanent des autorités préfectorales, des services décon-

centrés de l'État, des différents échelons politiques (intendances, régions économiques et politiques, départements, intercommunalités, communes), conservées aux archives communales et départementales, auxquelles s'ajoutent des fonds privés (d'entreprises touristiques et de particuliers) et les archives de la Chambre de commerce de Toulouse. Ces sources sont diverses et fragmentées. Chaque commune mène ses propres opérations et les archives nationales sont elles-mêmes dispersées, entre tous les ministères qui ont eu affaire au tourisme : Commerce, Travaux publics, Agriculture, Hygiène publique puis Santé, Environnement, Beaux-Arts et Éducation nationale, Jeunesse et Sports, Tourisme lorsqu'il a existé, Affaires étrangères récemment. Le tourisme a toujours été dans un flou ministériel parce qu'il rassemble des dimensions théoriquement séparées dans l'administration (comme la santé, l'urbanisme, la voirie, les eaux, les chemins forestiers, la protection des monuments et des sites, les équipements sportifs, etc.). Les chevauchements de compétences et les conflits sont nombreux (entre les services des Ponts et Chaussées, des Mines et des Eaux et Forêts en matière d'aménagement de la montagne, ou entre les Mines et les services de l'Hygiène et de la Santé par exemple en matière thermique). Les missions interministérielles et la DATAR à partir des années 1960 trouvent dans la coordination des services leur raison d'être ; leurs archives, quant à elles, sont parfois introuvables, momentanément espérons-le. Côté espagnol, les Archives générales du Val d'Aran permettent d'approcher tout le travail administratif et urbanistique des communes, en plus des relevés de populations et des activités économiques. À tous ces fonds d'archives s'ajoute une somme considérable de publications (ouvrages, revues et journaux) conservées entre la BNF, la Bibliothèque municipale de Toulouse, les fonds anciens de l'université de Toulouse (dont le fonds Garrigou), ou encore les bibliothèques des groupes excursionnistes et des universités de Catalogne. L'histoire du tourisme, assurément, ne manque pas d'archives, bien qu'il soit souvent difficile d'établir des séries statistiques continues.

Afin de retracer la marchandisation de la nature montagnarde, l'ouvrage s'organisera en six chapitres – les quatre premiers portant sur un long XIX<sup>e</sup> siècle, les deux derniers sur un long XX<sup>e</sup>. Le premier entend réaliser une histoire environnementale des politiques d'aménagement touristique qui ont transformé des ressources potentielles en produits économiques plus ou moins viables. Le deuxième s'arrêtera sur les produits économiques et les conséquences sociales de l'exploitation touristique des montagnes – le concept d'hétérotopie permettant de saisir la tension entre les attentes des visiteurs et ce qu'on leur a proposé dans les stations. Le troisième étudiera l'intermédiation médicale dans l'usage prophylactique de la nature montagnarde. Le quatrième



Carte générale des principaux noms cités

se penchera plus spécifiquement sur la préemption touristique des paysages, de la faune, de la flore et des traits culturels des Pyrénées, au-delà des stations, tout en s'interrogeant sur les frictions provoquées par le passage de ces montagnes d'un statut de bien communal paysan à celui de patrimoine touristique. Le cinquième reviendra sur les modalités pyrénéennes d'appropriation des sports d'hiver, permettant de réviser largement la chronologie des aménagements classiquement retenue en France. Le sixième, enfin, envisagera le rôle du tourisme dans l'émergence de la protection de la nature, en prise avec les évolutions de l'industrie et de l'agriculture dans le massif.

Les Pyrénées, espace de rêve et de profit par la nature, ont aussi été un de ces espaces d'inquiétudes devant les transformations accélérées connues par cette même nature du fait des activités humaines. Ces attentes et ces usages parfois contradictoires ont transformé ces montagnes et leurs sociétés ; nous allons à présent tenter de saisir comment.

# L'aménagement touristique de l'environnement pyrénéen

*L'étranger qui arrive, séduit par la beauté des fraîches et profondes vallées qui l'entourent, s'imagine d'abord que ses habitants sont sensibles au beau; ils ne parlent que trop souvent de la beauté de leur pays: on ne peut pas nier qu'ils en fassent grand cas; mais c'est parce qu'elle attire quelques étrangers dont l'argent enrichit les aubergistes, ce qui, par le mécanisme de l'octroi rapporte du revenu à la ville!*

L'aménagement est le fruit et le moteur de controverses. Acte visant à adapter un espace à un objectif politique, social, culturel, économique ou écologique, il ne peut que conforter ou bousculer des rapports sociaux qui structurent l'espace et s'accordent plus ou moins avec l'objectif et les modalités de l'aménagement. Il n'y a pas d'aménagement «rationnel», d'adaptation «scientifique» de l'espace à des nécessités qui seraient dictées par le développement économique; dans la conception même de l'aménagement il est toujours question de choix politiques, d'arbitrages entre des visions différentes de la vie en société et de l'environnement, liées à des imaginaires, à des institutions et à des positions de pouvoir<sup>2</sup>.

Ce premier chapitre entend en identifier les acteurs, leurs logiques (économiques, sociales et environnementales) et leurs réalisations, entre la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle (lorsque, sur notre terrain d'étude, est «lancée» Bagnères-de-Luchon) et 1914. Il s'agit, ici, de réaliser une histoire environnementale des politiques publiques touristiques. Cette

1. À propos de «Verrière» (commune fictive en partie inspirée par Dole), dans le Doubs: STENDHAL, *Le Rouge et le Noir*, Paris, Gallimard, 2002 (1830), p. 52, passages soulignés par l'auteur.

2. Colin Michael HALL, *Tourism Planning. Policies, Processes and Relationships*, Harlow, Pearson Education, 2008, p. 262-265.

chronologie décale de plus d'un demi-siècle l'histoire de l'aménagement touristique en montagne que nombre d'études ne font remonter qu'aux années 1850<sup>1</sup>. Dans le dernier tiers du XVIII<sup>e</sup> siècle naissent en effet des « stations » touristiques, dans les Pyrénées comme ailleurs en Europe, c'est-à-dire des lieux pensés et organisés pour accueillir les visiteurs, leur proposer « un ensemble de prestations diversifiées » et tirer profit de leurs consommations<sup>2</sup>. Des éléments de la nature sont ainsi transformés en produits de consommation. Cette sorte d'« archéologie » de l'économie et de l'aménagement touristiques examinera successivement l'investissement imaginaire des Pyrénées, les modalités de mise en marché des nouvelles ressources montagnardes et l'accélération connue après 1850.

## Le tourisme : un mode de relation émotionnel et économique à la nature

Le tourisme repose sur une nouvelle façon d'appréhender, d'imaginer ce qui environne les sociétés. Il est un de ces lieux où le social et le naturel s'interpénètrent, où la nature devient force d'attraction et de construction de soi, des collectifs et des territoires. Bien des désirs paysagers et prophylactiques ayant des racines anciennes, la nouveauté vient en fait de leur diffusion au XVIII<sup>e</sup> siècle. À partir de là et pour les siècles suivants, ces désirs sont la source de nouvelles formes collectives d'être à la nature et à l'Autre.

On a pu faire du tourisme une forme de réaction, matérielle, à l'industrialisation, mais la causalité est fragile tant les phénomènes sont concomitants. Si l'idée de « révolution industrielle » se dessine à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, elle ne décrit pas tant le présent qu'un « monde économique » qu'il reste à construire<sup>3</sup>. Les deux phénomènes appartiennent en revanche à un contexte culturel commun. Le tourisme émerge dans un temps d'intenses réflexions en Europe et en Amérique du Nord sur les « choses environnantes » et leurs interrelations avec les sociétés : on débat des influences mutuelles qui s'exercent entre, d'un côté, les activités et la santé humaines, et de l'autre, les

1. Quelques exceptions notables existent, à l'exemple de Michel CHADEFAUD, *Aux origines du tourisme dans les Pays de l'Adour*, Pau, UPPA, 1987 (étude surtout littéraire) ; Françoise BREUILLAUD-SOTTAS, *Évian, aux sources d'une réussite (1790-1914)*, Annecy, Le Vieil Annecy, 2008.

2. Vincent VLÈS, *Métastations. Mutations urbaines des stations de montagne, un regard pyrénéen*, Pessac, Presses universitaires de Bordeaux, 2014, p. 19.

3. Patrick VERLEY, *La Révolution industrielle*, Paris, Gallimard, 2001 (1997) ; Jean-Baptiste FRESSOZ, « *Mundus oeconomicus* : révolutionner l'industrie et refaire le monde après 1800 », in Kapil RAJ et H. Otto SIBUM (dir.), *Histoire de sciences et des savoirs. T. 2 Modernité et globalisation*, Paris, Éditions du Seuil, 2015, p. 369-389.

forêts, le cycle de l'eau et le climat<sup>1</sup>. En Europe du Nord-Ouest, on s'émeut du déboisement et, plus spécifiquement en Grande-Bretagne, de la transformation des paysages ruraux du fait des *enclosures*<sup>2</sup>. Au-delà de ces inquiétudes paysagères, dans un monde intellectuel soucieux de découvrir les régularités de la création divine, les montagnes intriguent et témoignent de sa puissance fascinante; elles sont une sorte de livre ouvert à décrypter. Les fréquenter donne à s'émouvoir et à comprendre; à être subjugué par la nature et à pouvoir la maîtriser. Le tourisme s'inscrit en même temps dans une logique proche de l'industrialisme, permettant l'exploitation de ressources présentes dans la nature. Dans les montagnes, il est, dès la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, une des formes d'affirmation de la modernité conquérante<sup>3</sup>. Les figures de Ramond et de Saussure en témoignent: ce sont deux explorateurs savants soucieux de dévoiler le fonctionnement de la nature. Au XIX<sup>e</sup> siècle, en parallèle de l'essor industriel, le tourisme intensifie l'exploitation de la nature, en tant que ressource sanitaire et émotionnelle. Il offre dès lors, effectivement, des «ailleurs compensatoires<sup>4</sup>» face à l'industrialisation, à l'urbanisation et aux tourments politiques et sociaux. Affirmation de la modernité et échappatoire; intensification de l'exploitation de l'environnement et recueillage physique, moral, spirituel auprès d'une nature personnifiée par-delà ses simples propriétés physiques: ces dimensions en partie contradictoires cohabitent dès lors dans les motivations et les aménagements touristiques.

Les Alpes et en particulier la Suisse et Chamonix font rapidement figure d'archétypes, qui fournissent les images mentales qui servent ensuite de grille de lecture pour les autres paysages de montagne<sup>5</sup>. Serge Briffaud a admirablement retracé la manière dont les Pyrénées sont prises dans cet investissement émotionnel qui gagne les élites européennes au XVIII<sup>e</sup> siècle. Les visiteurs y décalquent «certains archétypes paysagers – paysages pastoraux de l'Helvétie bovine, “glacières”, cascades et aiguilles, vallées largement ouvertes entre les monts – et dans certains types humains – pâtres du Valais, petites républiques montagnardes des cantons suisses, cristalliers et chasseurs de Chamo-

1. Jean-Baptiste FRESSOZ et Fabien LOCHER, «L'agir humain sur le climat et la naissance de la climatologie historique, XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles», *Revue d'histoire moderne contemporaine*, n° 62, 2015, p. 48-78.

2. Charles-François MATHIS, *In Nature we Trust. Les paysages anglais à l'ère industrielle*, Paris, PUPS, 2010.

3. Philippe JOUTARD, *L'invention du Mont Blanc*, Paris, Gallimard, 1986, p. 197.

4. Michel BOURGUET, Colette MOREUX et Xavier PIOLLE, *Pratique de la montagne et société urbaine. La construction d'un ailleurs compensatoire*, Grenoble, Pau, IGA, CRISA, 1992.

5. François WALTER, «La montagne alpine: un dispositif esthétique et idéologique à l'échelle de l'Europe», *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, t. 52-2, 2005, p. 64-87.

nix, contrebandiers et brigands.<sup>1</sup>» L'image des Pyrénées s'imprègne de ces archétypes et le massif émerge sur le marché touristique en tant que destination digne d'intérêt, avec finalement peu de retard sur les Alpes, malgré leur éloignement des grandes villes et des voies de communication européennes.

Les voyages « savants », géologiques et botaniques offrent une grille de lecture des paysages pyrénéens tandis que les eaux thermales, elles, polarisent les premiers flux. Celles-ci, exploitées de longue date à Encausse, Bagnères-de-Bigorre ou Cauterets, bénéficient d'une nouvelle aura thérapeutique au XVIII<sup>e</sup> siècle. La croissance des flux de curistes est forte un peu partout en Europe, comme à Bath ou Spa; les Pyrénées n'y échappent pas. Bagnères-de-Bigorre est le site le plus réputé, avec une clientèle de proximité dont les notables ne sont pas absents. Il ne s'agit pas immédiatement de tourisme à proprement parler: le motif est avant tout sanitaire et le voyage aux eaux conserve des allures de contrainte, les paysages environnants n'étant guère mentionnés que pour souligner leur aspect disgracieux et hostile – « triste », « vilain », « marécageux » lit-on à propos de Cauterets<sup>2</sup>. Un glissement s'opère cependant peu à peu vers le tourisme avec la fréquentation de sites naturels autour des stations, comme le lac de Gaube dès les années 1750, tandis que les lieux de villégiature eux-mêmes commencent à devenir des lieux de fête<sup>3</sup>. Certes, toutes les Pyrénées ne sont pas également concernées: l'orient des Pyrénées est plutôt délaissé, les sites thermaux y étant globalement moins anciennement réputés. Les paysages de Bagnères-de-Bigorre, ouverts et qui s'élèvent progressivement en passant par les vastes paysages pastoraux de Campan, sont un premier lieu d'esthétisation des Pyrénées, sans doute grâce à leur correspondance avec les canons littéraires et picturaux.

D'atouts premiers, les eaux thermales deviennent simplement ensuite les lieux de polarisation de flux de visiteurs venus voir les Pyrénées. En 1789, Louis Ramond de Carbonnières publie ainsi un récit de voyage, abondamment cité ensuite, où les eaux thermales ne sont quasiment pas évoquées: les paysages et les excursions priment. Loin de s'attarder seulement sur les paysages de fond de vallée et d'estives, Ramond clame, d'emblée, les « charmes » de la haute montagne. À le

1. Serge BRIFFAUD, *Naissance d'un paysage. La montagne pyrénéenne à la croisée des regards (XVI<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècle)*, Toulouse, Tarbes, CIMA-CNRS-Université de Toulouse II, Association Guillaume Mauran, 1994, p. 228-229.

2. Marquis de Paulmy cité par Maurice BORDES, *D'Étigny et l'administration de l'Intendance d'Auch (1751-1767)*, Auch, F. Cocharaux, 1957, t. 2, p. 838.

3. S. BRIFFAUD, *Naissance d'un paysage...*, *op. cit.*, 1994 *Ibid.*, p. 235-359 et 425-458; Paul GERBOD, *Loisirs et santé. Les thermalismes en Europe des origines à nos jours*, Paris, H. Champion, 2004; sur Bagnères-de-Bigorre, voir Jean-Christophe SANCHEZ, *Petite histoire de Bagnères-de-Bigorre*, Pau, Éditions Cairn, 2016.

suivre, l'ascension du Pic du Midi de Bigorre (2877 m) semble déjà classique. Plus à l'est, il croise des « curieux de Bagnères-de-Luchon, qui vont voir le lac de Seculéjo » (ou lac d'Oô), qui, avec sa cascade de 800 pieds, « est un des plus beaux lacs qu'il soit possible de rencontrer à pareille hauteur<sup>1</sup> ». Hors des centres thermaux mais peu éloigné de Barèges ou de Cauterets, un site attire déjà de nombreux curieux : Gavarnie et la brèche de Roland – que le baron de Diétrich considère dès 1786 comme des curiosités « trop connues » des visiteurs de Barèges pour s'arrêter sur leur description<sup>2</sup>. La Suisse est certes un jalon important mais des voyageurs n'ont pas besoin de ce référent pour apprécier les montagnes. Dans son célèbre récit de voyage en France, l'Anglais Arthur Young raconte ainsi avec enthousiasme sa visite de Luchon en 1787, où il découvre la haute montagne. Il se détourne des thermes pour se rendre, « dès la première heure, dans les montagnes, qui sont ici prodigieuses [...]. Toute la région des Pyrénées est d'une nature et d'un aspect si différents de tout ce que j'étais accoutumé à voir que ces excursions me procuraient beaucoup d'amusement<sup>3</sup>. » D'autres ouvrages suivent, et si la comparaison avec la Suisse est récurrente, les Pyrénées sont désormais reconnues pour leurs paysages montagnards propres.

Dans ce mouvement d'esthétisation des paysages pyrénéens, les « autochtones » ne sont pas en reste. Ainsi en est-il dans les années 1760 du baron de Lassus, de Montréjeau, qui débute par une description passionnée un mémoire consacré aux marbres pyrénéens. Il entend « piquer la curiosité » des « savants naturalistes » afin qu'ils se penchent sur les Pyrénées, mais aussi des artistes car les montagnes seraient « une bonne école du grand et du sublime pour les arts. »

« On ne peut voir sans saisissement ces masses énormes dont la hauteur perce les nûes. L'homme enfoncé dans des valons profonds ne voit autour de lui, que des édifices éternels dans leur durée, variés à l'infiny par les grottes, les arceaux, les voûtes, les aqueducs, les cascades, que la nature y a formé et par la figure bizarre que des rochers coupés en saillie, en retraitte, en pente et sous mil différentes formes présentent à ses yeux : l'imagination est saisie et comme accablée, par cette variété d'objets, tous nouveaux pour elle [...] L'horreur qui règne dans ces vastes cachots [...] ; le silence qui règne en ces lieux affreux et beaux tout à la fois ; tout cela est assurément bien propre à frapper d'étonnement et d'admiration l'âme la plus engourdie et présente une

1 LOUIS RAMOND DE CARBONNIÈRES, *Observations faites dans les Pyrénées, pour servir de suite à l'observation sur les Alpes*, Paris, Belin, 1789, cit. p. VII, 167.

2. BARON DE DIÉTRICH, *Description des gîtes de minerais des forges et des salines des Pyrénées*, Paris, Strasbourg, Didot & Cuchet, Treuttel, 1786, p. 349.

3. ARTHUR YOUNG, *Voyages en France en 1787, 1788 et 1789*, Paris, A. Colin, 1931 (1792), p. 115-116, 119-120, 351.

image abrégée mais extrêmement vive et touchante de la puissance du Créateur<sup>1</sup>.»

Nombre de guides sur les Pyrénées sont ensuite écrits par des personnalités locales, à l'exemple de celui publié dès 1788 par le notaire Germain Noguès de Luz<sup>2</sup>.

Le thermalisme prend souvent une place secondaire dans les publications, face aux excursions en montagne et aux plaisirs de la vie en station. En 1827, le sous-préfet de Saint-Gaudens estime dans un ouvrage sur Luchon que les «propriétés merveilleuses de leurs eaux [...] sont suffisamment connues et appréciées, en France comme à l'étranger» pour préférer s'attarder «sur la topographie du pays, sur les agréments du séjour de Luchon, et sur les ressources de tout genre qu'il présente aux malades et aux curieux.<sup>3</sup>» Le thermalisme reste, bien sûr, une dimension importante de ces premières Pyrénées touristiques, mais on ne choisit pas les eaux pyrénéennes au hasard : plutôt que pour leur spécialisation curative (quasiment inexistante, chacune des eaux étant réputée guérir un grand nombre de maladies), on les choisit parce qu'elles sont dans les Pyrénées. L'ingénieur des Ponts et Chaussées des Hautes-Pyrénées, Pierre Lefranc, en 1835, ne dit pas autre chose pour justifier ses travaux routiers :

«Le but est [...] surtout d'abrèger les distances entre les lieux destinés à être les rendez-vous principaux des voyageurs qui arrivent de tous les pays du monde, non pour aller à telles ou telles eaux, mais qui viennent *aux Pyrénées*. Les Pyrénées : voilà le but. Les établissements thermaux [ne sont que] des lieux de rendez-vous<sup>4</sup>.»

Nous ne ferons pas ici d'étude exhaustive de la littérature et des représentations diverses qui se rapportent aux Pyrénées<sup>5</sup>. Mais on peut tout de même noter les différences de notoriété qui s'établissent rapidement. Bagnères-de-Bigorre, déjà connue avant la vogue

1. Archives nationales (AN), O<sup>1</sup> 2088, 1. SD : Mémoire de Marc-François de Las-sus, contrôleur des marbres des Pyrénées, adressé au directeur général des Bâtiments du Roi, le marquis de Marigny. Nous remercions Andrée Calestroupat pour la retranscription et la transmission de ce remarquable document.

2. S. BRIFFAUD, *Naissance d'un paysage*, op. cit., 1994, p. 340-352.

3. Jérôme de TRINCAUD LA TOUR, *Notice sur la ville de Bagnères-de-Luchon*, Toulouse, Augustin Manavit, 1827, «Avant-propos», n.p.; Pierre LABOULINIÈRE, *Itinéraire descriptif et pittoresque des Hautes-Pyrénées françaises*, Paris, Gide Fils, 1825, p. XIII.

4. Cité par Richard LAUDINAS, *Cauterets. Une construction touristique au premier XIX<sup>e</sup> siècle (AnVI-1852)*, Mémoire de Master 2 d'histoire, Toulouse Jean Jaurès, 2015, p. 178, souligné dans le texte original.

5. Voir Jean FOURCASSIÉ, *Le romantisme et les Pyrénées*, Paris, Gallimard, 1940; Martin LYONS, *The Pyrenees in the Modern Era. Reinventions of a Landscape (1775-2012)*, Londres, Bloomsbury, 2018, p. 17-124.

paysagère, Cauterets, Barèges et Bagnères-de-Luchon dominent rapidement les représentations. Cette dernière est originale car, à la différence des autres qui sont anciennement connues, elle est à l'écart des flux thermaux d'Ancien Régime jusqu'aux travaux de désenclavement menés dans les années 1760. Son succès ne se dément pas ensuite, assuré par ses eaux thermales sulfureuses, l'ouverture de son site (dans une large vallée au cœur des montagnes) et la proximité de montagnes hautes et neigeuses, de lacs et de cascades. Vincent de Chausenque qualifie, le premier, celle que l'on nomme déjà couramment Luchon, de « reine des Pyrénées<sup>1</sup> », formule appelée à connaître un grand succès publicitaire. L'effet de répétition des récits de voyage, des guides, des lithographies, des peintures puis des photographies pérennise cette polarisation, très sélective, du tourisme pyrénéen<sup>2</sup>. D'autres s'ajoutent, comme les Eaux-Bonnes. Ces productions définissent aussi de véritables « aires » touristiques, en mettant des sites « sous domination » d'une station reconnue : Luchon intègre ainsi à son domaine le Val d'Aran et l'Aneto en Espagne (point culminant des Pyrénées), ou Saint-Bertrand-de-Comminges (30 km), qui apparaissent jusqu'au début du xx<sup>e</sup> siècle avec la mention « environs de Luchon ».

De larges zones sont en revanche relativement délaissées par ces textes : l'ouest des Pyrénées en général, l'Ariège en particulier. Les récits s'y arrêtent peu et s'étonnent, quand ils le font, du délaissement de ce département<sup>3</sup>. Entre autres causes, l'Ariège était très à l'écart de l'ensemble des sites thermaux de Bigorre et du Béarn fréquentés à l'époque moderne. D'une manière générale, être en montagne, posséder des eaux et même être célèbre sont des éléments nécessaires, mais pas suffisants. Barèges, par exemple, est sans doute avec Bagnères-de-Bigorre la station la plus célèbre des Pyrénées au xviii<sup>e</sup> siècle, grâce à son action sur les blessures de guerre. Mais au tournant de ce même siècle, elle fait figure de repoussoir : « séjour le plus triste de tous les établissements thermaux des Pyrénées », menacé des fureurs d'une montagne hostile, on ne s'y établit réellement que pour se soigner<sup>4</sup>.

Peu à peu, le tourisme s'impose dans les projections imaginaires et conduit à tenter de mettre en conformité le territoire avec les horizons d'attente économiques. Les montagnes touristiques deviennent, pour les uns des altérités paysagères, sanitaires et culturelles désirables, pour les autres des opportunités d'enrichissement.

1. Vincent de CHAUSENQUE, *Les Pyrénées ou Voyages pédestres dans toutes les régions de ces montagnes depuis l'Océan jusqu'à la Méditerranée*, Paris, Lecoq et Pougin, 1834, t. 1, p. 360.

2. Dominique JARRASSÉ, *Les thermes romantiques. Bains et villégiatures en France de 1800 à 1850*, Clermont-Ferrand, Institut d' Études du Massif Central, 1992, p. 255-256.

3. Étienne-Gabriel ARBANÈRE, *Tableau des Pyrénées françaises*, Paris, Treuttel et Würtz, 1828, p. 76-128 ; V. de CHAUSENQUE, *Les Pyrénées...*, *op. cit.*, 1834, t. 1, p. 1-158.

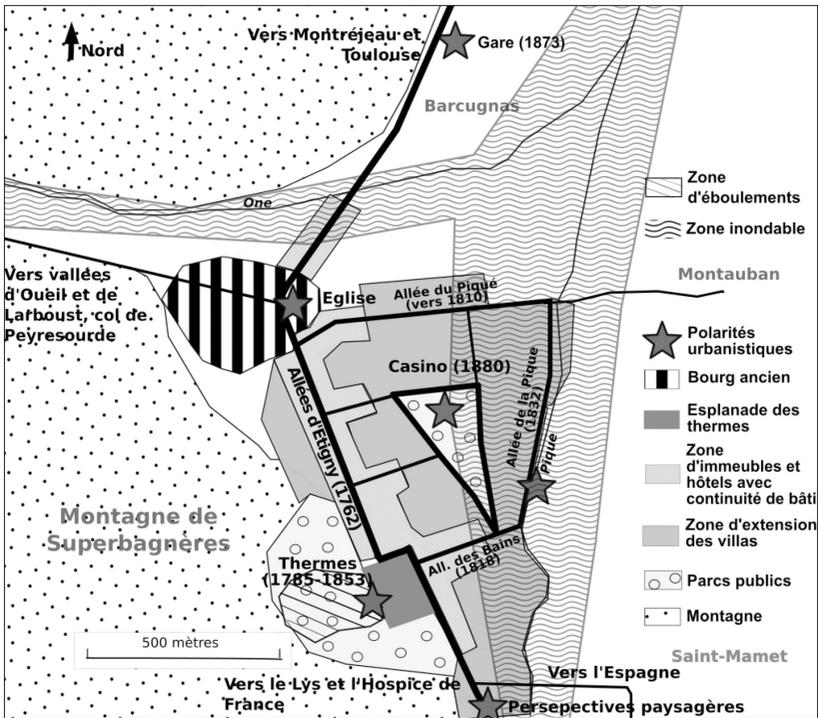
4. É.-G. ARBANÈRE, *Tableau des Pyrénées...*, *op. cit.*, 1828, p. 317.

## Mettre en marché la nature : eaux thermales et paysages montagnards (années 1760 à 1850)

Avec ces désirs de montagne naît en effet un marché potentiel, rapidement saisi dans une optique de développement territorial. Dès la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, tandis que se manifeste en France la volonté d'organiser le territoire et les populations en direction du plein développement de leurs aptitudes, que certains intendants de généralités, certaines administrations et institutions savantes entreprennent de rationaliser le gouvernement des humains et des choses, les eaux thermales, dont le crédit thérapeutique est renouvelé par le vitalisme, attirent tout particulièrement l'attention<sup>1</sup>. Elles offrent l'occasion, pense-t-on malgré la faiblesse des flux, de développer une partie pauvre du royaume, aux ressources sinon limitées. Les modalités de mise en valeur des ressources hydrominérales et paysagères fluctuent cependant ; elles s'expérimentent avec plus ou moins de réussite. Mais ce premier aménagement touristique, loin d'être une génération spontanée et irréflectée, est bel et bien discutée et disputée. Deux cas vont nous occuper dans cette partie et les suivantes : Bagnères-de-Luchon, d'un côté (ou Luchon, Comminges dans la généralité d'Auch sous l'Ancien Régime, Haute-Garonne depuis 1790), qui s'impose comme une sorte de modèle régional ; l'Ariège, d'un autre côté, département qui rassemble le Couserans et les États de Foix, largement couvert de montagnes et riche en eaux thermales, confrontée à un relatif échec. Ces cas montrent que posséder une ressource (thermale, culturelle, paysagère) ne suffit pas sans une transformation efficace en produit monnayable.

En juillet 1853, les thermes monumentaux qui sont ouverts au public à Luchon marquent le changement d'échelle des infrastructures touristiques. Leur élaboration est en fait le fruit de plusieurs décennies de controverses qui mettent au jour les logiques, les acteurs et les enjeux du premier aménagement touristique. Les eaux thermales de Luchon sont relativement délaissées sous l'Ancien Régime. Le chirurgien luchonnais Jacques Barrau, trésorier-receveur des revenus patrimoniaux de la ville, réussit en 1759, à force de lettres, à faire venir sur place l'intendant de la généralité d'Auch, Antoine Mégret d'Éti-

1. Isabelle LABOULAIS, « La fabrique des savoirs administratifs », in Dominique PESTRE et Stéphane VAN DAMME (dir.), *Histoire des sciences et des savoirs, t. 1 : De la Renaissance aux Lumières*, Paris, Seuil, 2015, p. 448 ; Dominique JARRASSÉ, « Les thermes en France à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Autour d'une enquête de la Commission royale de médecine (1772) », in D. JARRASSÉ (éd.), *2000 ans de thermalisme*, Clermont-Ferrand, Institut d'Études du Massif Central, 1996, p. 129-143.



Un modèle d'aménagement urbain touristique : Luchon (1759-1880)

gny<sup>1</sup>. Celui-ci ne semble pas particulièrement sensible à la grandeur du site mais perçoit l'intérêt économique des sources thermales. Il engage l'aménagement. Après avoir nommé un corps médical de surveillance des eaux, d'Étigny se préoccupe de l'accessibilité. La route de Montréjeau à Luchon (42 km), établie entre 1759 et 1763 grâce à un octroi et à la corvée des communautés riveraines, est une de ses « œuvres » les plus célèbres. D'Étigny intervient également pour le désenclavement des vallées du Béarn et de Bigorre, en continuation de son frère, Mégret de Sévilly (routes de Pierrefitte à Cauterets à partir de 1761, de Luz à Gavarnie à partir de 1762, de Pau aux Eaux-Bonnes en 1767)<sup>2</sup>. Les principaux thermes et sites touristiques des

1. Paris 1719- Auch 1767, intendant de la généralité d'Auch (qui englobait une bonne partie des Pyrénées centrales, du Couserans au Béarn) entre 1751 et 1767.

2. Ernest LAMBRON et Toussaint LEZAT, *Les Pyrénées et les eaux thermales sulfurées de Bagnères-de-Luchon*, Napoléon Chaix et Cie, 1860, t. 1, p. 334; Maurice BORDES, *D'Étigny...*, op. cit., 1957, t. 2, p. 571, 582-604 et 835-856; R. LAUDINAS, *Cauterets...*, op. cit., 2015, p. 176-178.

Pyrénées occidentales sont ainsi désenclavés dès les années 1760-1770, même si, dans ces zones de montagne sujettes aux aléas climatiques, les réseaux sont fragiles.

D'Étigny engage également l'aménagement même de Luchon. Il fait réparer les très modestes thermes et ordonne la construction d'allées, de 560 mètres de long et trente de large, pour relier le bourg aux sources – jusque-là isolées dans les champs. La nouvelle avenue n'est pas, en fait, alignée sur les sources mais bien sur la perspective ouverte à l'amont sur les montagnes du port de Venasque. Cette construction provoque cependant une vive émotion parce qu'elle passe par l'expropriation de très bons terrains agricoles, contre une indemnité dérisoire que l'intendant laisse, de plus, à la charge de la commune. Face aux attroupements de la population, qui arrache les plantations qui bordent les allées nouvelles, d'Étigny, menacé, fait appel à un régiment de dragons. Pour asseoir la réputation de cette villégiature naissante, l'intendant fait venir des hôtes de marque : le séjour du gouverneur de Guyenne, le duc de Richelieu (1696-1788), en septembre 1763, amène l'aristocratie régionale qui vient lui tenir cour<sup>1</sup>. En chaise à porteurs, Richelieu arpente alors, et apprécie, les vallées environnantes : la fonction touristique de Luchon émerge bel et bien dans ces années 1760. Il revient en 1766 pour une saison dépeinte comme particulièrement brillante : le duc d'Aiguillon, Madame de Pompadour, Joséphine de Lorraine, le prince de Rohan, le duc de Choiseul, entre autres, se trouvent à Luchon. La grande société continue à venir les années suivantes : lors de son passage en 1787, Arthur Young se trouve auprès de Louis-Alexandre, duc de La Roche-Guyon et de La Rochefoucauld-d'Enville, du prince de Laon et de son épouse, fille du duc de Montmorency, ainsi que du comte de Rohan-Chabot, tous représentants de la plus haute noblesse française<sup>2</sup>.

D'Étigny n'a pas réalisé le grand établissement thermal qu'il projetait et, comme partout dans le royaume, les bains restent longtemps rudimentaires, décrits par Arthur Young comme « d'horribles trous ; les patients actuels sont enfoncés jusqu'au menton dans une eau chaude sulfureuse qui [...] doit causer plus de maladies qu'elle en guérit<sup>3</sup> ». L'intendant La Chapelle relance le projet à partir de 1784. Comme d'Étigny, il entend mener une sorte d'opération d'aménagement du territoire en justifiant l'effort financier consenti par la nécessité de « vivifier [...] la partie des Pyrénées où cet établissement a lieu, [qui est] une des plus pauvres de ma généralité<sup>4</sup>. » Le choix de l'emplacement

1. Maurice BORDES, *L'Intendant d'Étigny et les Pyrénées*, S.I., M. Bordes, 1975, p. 28-29.

2. A. YOUNG, *Voyages...*, *op. cit.*, 1931, p. 214.

3. *Ibid.*, 1931, p. 115.

4. AD31, 5M41 : Lettre adressée par La Chapelle au Contrôleur général, 27 juin 1787.

et de la fonction exacte des thermes, entre médecine et ornementation urbanistique, déclenche cependant une vive polémique. Transformer la ressource hydrominérale en produit de consommation n'est pas si simple qu'il y paraît : les thermes doivent-ils avant tout répondre à la fonction médicale des eaux ou se placer dans un projet plus global de mise en scène de la nature à des fins touristiques ? La Chapelle place les thermes au centre de l'actuelle place des Quinconces, dans l'alignement de l'allée créée par d'Étigny, bien dans l'axe de la vallée et des hauts sommets. Ils parachèvent la perspective urbaine, l'ordre et l'harmonie urbanistiques venant magnifier les bienfaits de la nature. Or, la conservation des propriétés chimiques des eaux, composées d'éléments très volatils, commande des thermes placés sur leur lieu de surgissement, au pied de la montagne de Superbagnères, c'est-à-dire quelques dizaines de mètres plus à l'ouest. La Société royale de Médecine (créée en 1778) s'oppose donc fermement, en définissant à cette occasion, comme le note Dominique Jarrassé, les normes qui doivent guider l'aménagement thermal : « la partie agréable ou décoration doit toujours y être subordonnée à la partie utile<sup>1</sup> ». La Chapelle argüe toutefois que l'emplacement auprès des sources, au pied de la montagne, est exposé aux éboulements. Les fortes tensions, qui remontent jusqu'au roi, montrent l'enjeu que représentent les eaux thermales pyrénéennes : concentrant dans un espace réduit des centaines de personnes de très haute condition, elles deviennent un lieu symbolique de représentation et de pouvoir – un lieu, aussi, d'expérimentation de la mise en marché optimale des eaux thermales. Les travaux des thermes dessinés par l'ingénieur Le Bourgeois débutent en 1785 et, parmi les nombreux projets dénombrés dans le royaume, ils sont assurément des plus ambitieux. Ils se doublent d'un plan d'urbanisme qui se traduit par la réalisation de deux nouvelles avenues partant de l'esplanade des thermes, tracées dans les champs. L'alignement des rues de la vieille ville, également prévu, n'est pas réalisé<sup>2</sup>. La Luchon touristique se développe à l'écart du bourg, polarisée par les thermes et les perspectives sur la montagne. Les moyens manquent cependant dès 1787 pour achever l'établissement thermal<sup>3</sup>. Le gouvernement refuse son aide s'il ne récupère pas la propriété des bains ; le projet est arrêté<sup>4</sup>.

1. D. JARRASSÉ, *Les thermes romantiques*, op. cit., p. 18. Cit. : AD31, 5M41, Rapport des commissaires nommés par l'Académie royale d'Architecture et la Société royale de Médecine sur les nouveaux thermes de Luchon et réponse de l'auteur du projet, s.d. [1785].

2. Pierre de GORSSE, « Comment se forme, se développe et évolue une cité thermale. Essai d'urbanisme luchonnais », *Annales de la Fédération pyrénéenne d'économie montagnarde*, t. IX, 1940-1941, 1942, p. 226-227.

3. D. JARRASSÉ, « Les thermes en France », art. cit., 1996, p. 129-143.

4. Sur cette affaire : AD31, 5M41.

Débute alors la période révolutionnaire, charnière dans l'histoire du thermalisme français. La commune de Luchon réclame des aides de l'État mais, en l'an III (1795), loin des espoirs de la commune, les administrateurs du département estiment désormais que ces thermes sont propriété de l'État et proposent donc de les vendre au titre de la loi du 24 août 1793 relative à l'aliénation des domaines nationaux. Les administrateurs avancent en effet que la propriété privée est préférable pour ce genre de biens économiques, que « l'expérience démontre que des établissements sujets à des dégradations journalières sont mieux entretenus lorsqu'ils sont régis par des particuliers propriétaires » que par des communes. En continuité de la Société royale de médecine quelques années plus tôt, les administrateurs remettent également en cause la monumentalité du bâti en estimant que « les malades ne seront pas mieux soignés et ne ressentiront aucun soulagement à la beauté de l'édifice<sup>1</sup> ». Les archives sont ensuite silencieuses jusqu'à ce qu'un arrêté du Conseil de préfecture du 24 thermidor an XI (12 août 1801) déclare la commune de Luchon propriétaire des sources et de l'établissement. Elle échappe de peu à une situation ruineuse connue par d'autres stations, comme Ax.

Le premier préfet de la Haute-Garonne, Joseph Étienne Richard (en poste du 7 germinal an VIII au 4 avril 1806) relance le programme thermal. Dans la lignée des intendants d'Ancien Régime, il s'agit pour ces nouveaux fonctionnaires de laisser une trace de leur passage : l'aménagement thermal et urbain en est un moyen. Mais il s'agit aussi de se démarquer de l'Ancien Régime. Les oppositions et alliances qui se mettent alors en place brouillent les échelles d'appartenance, entre le local et le régional. Richard décide de raser les thermes amorcés (qui avaient déjà coûté 100 000 livres) et d'en faire édifier de nouveaux. Selon un argumentaire désormais classique, la préfecture estime que pour le « bien de l'humanité toute entière » il faut « préférer l'utile à l'agréable », car s'il « n'est pas douteux que le bâtiment commencé en face de l'allée des Bains [futurs allées d'Étigny] n'offre un coup d'œil [...] magnifique, [...] ce n'est pas une situation d'agrément que les malades désirent trouver à Bagnères, c'est plutôt la guérison ou le soulagement<sup>2</sup> ». Ce projet divise mais la commune finance, cette fois, l'opération : la moitié directement, le reste, plus de 50 000 F, sous forme d'un bail gratuit de neuf saisons avec le maître d'œuvre,

1. AD31, 5M41 : Délibération de l'administration du département de la Haute-Garonne, 8 Ventôse An III (26 février 1795) ; Droit concessionnaire révolutionnaire : Xavier BEZANÇON, « Histoire du droit concessionnaire en France », *Entreprises et histoire*, n° 38, 2005, p. 34-35.

2. AD31, 5M41 : Avis du sous-préfet de Saint-Gaudens sur le projet de reconstruction ou d'achèvement des thermes, 13 Nivôse an XII.

le Luchonnais Salles. Les travaux débutent en l'an XIII (1804), et ne s'achèvent qu'en 1818.

Ces projets ne sont pas que des actes d'administrateurs. Les locaux s'impliquent, protestent, recommandent. Et plus encore : stratégiquement, ils font leur idée que l'accueil des étrangers est la seule ressource économique pour l'avenir d'une zone de montagne. C'est le cas, par exemple, du médecin luchonnais Étienne Sengez qui fait part en 1792 de son inquiétude de voir, en l'absence d'aide pour achever les thermes, «anéantie une ressource que la nature semblait lui avoir ménagée pour la dédommager des horreurs qu'elle prodigua à son sol stérile». La commune «se trouvant menacée par-là de perdre tous les rapports commerciaux et sociaux, pour ainsi dire avec le reste du monde.<sup>1</sup>» Sengez joue, ici, sur l'imaginaire qui fait de la montagne une zone hostile, enclavée et autarcique – ce que son propre parcours dément, lui, le Luchonnais qui a étudié à la faculté de médecine de Montpellier –, afin d'attirer le soutien des autorités pour des infrastructures que l'on souhaite localement mettre en place. L'ensemble de l'environnement montagnard est en fait projeté comme la meilleure source d'enrichissement de ces vallées, grâce à ce qu'on appellera plus tard : le tourisme. C'est ce qu'affirme, autour de 1806, le médecin tarbais de Laversanne :

«Les établissements thermaux [des Pyrénées] seront utiles si les sources de santé qui en coulent ont un degré d'efficacité incontestable, si le site de ces établissements favorisés d'un beau ciel et d'une nature attrayante place encore de toute part la jouissance à côté des secours. Ils fixeront l'attention du gouvernement d'une manière particulière s'ils peuvent [...] attirer le numéraire des étrangers. [Ils deviendront] le principe de la prospérité d'un pays pauvre et dont les ressources sont bornées»<sup>2</sup>.

Les nouveaux thermes bâtis à partir de 1805 s'avèrent effectivement exposés aux chutes de rochers. Les pentes qui dominent l'établissement sont progressivement rachetées par la commune, finalement plantées d'arbres et aménagées en promenade en 1823 sous l'administration du botaniste Paul Boileau, à l'occasion de la visite de la duchesse d'Angoulême, fille de Louis XVI. Le problème d'éboulement ne sera en fait résolu que par de grandes maçonneries, dans les décennies suivantes<sup>3</sup>. Pour compléter l'aménagement, le nouveau

1. AD31, 5M41 : Rapport de Sengez devant les administrateurs du département de la Haute-Garonne, 8 mars 1792.

2. AD31, 5M47 : «Mémoire de M. de Laversanne, sur les établissements thermaux des Pyrénées», Tarbes, s.d. [1806].

3. AD31, 5M41 : Rapport de l'Ingénieur en chef au préfet, 31 décembre 1808 ; Lettre de Sengez au préfet, 28 décembre 1809. AD31, 5M45 : Sengez, «Copie des observations

préfet Desmousseaux ordonne la création de routes d'excursions dans le canton et de trois nouvelles avenues plantées d'arbres à Luchon, dans la plaine de la Pique, où il n'y a alors que des terres cultivées. Cet acte d'urbanisme, financé à hauteur de 15 000 F par le département, dirigé par le maire de Luchon, le docteur Sengez, est justifié comme une mise en scène de la nature pour des motifs esthétiques et immédiatement, aussi, économiques :

« Ce concours [des visiteurs étrangers à Luchon] favorisant l'industrie des habitants de cette commune, augmentant la valeur vénale ou productive de celles voisines, il importe à la prospérité de toutes d'accroître ce concours en donnant aux malades les moyens de parcourir dans d'agréables promenades soit à pied, soit à cheval, soit en voiture la belle vallée de Luchon, d'arriver facilement à celles environnantes et de faire jouir ainsi l'étranger de tous les agréments dont la nature a enrichi cette belle partie des Pyrénées<sup>1</sup>. »

Le plan directeur de la Luchon touristique, déjà esquissé sous d'Étigny, complété sous La Chapelle, est désormais dressé. Les allées nouvelles sont achevées en 1832, après que des résistances ont ralenti l'opération, à cause du prix de rachat des terres (à peine plus de vingt centimes par m<sup>2</sup>) et des modalités de réalisation des travaux, par prestation en nature. Les allées construites par d'Étigny (qui prennent officiellement son nom en 1832) entre le bourg ancien et les thermes sont les plus rapidement bâties. En 1850, un plan les montre entièrement bordées d'immeubles, l'urbanisation se diffusant alors vers les autres allées<sup>2</sup>.

L'organisation urbaine des stations, planifiée plus ou moins rapidement, consiste, d'un côté, à établir un cadre bâti aéré, hygiénique, rassurant et ordonné au milieu de la sauvage nature montagnarde, et de l'autre, comme le relève Michel Chadefaud en parlant de « traitement urbain de la nature », à reconstituer la nature par la multiplication de plantations, de parcs et de jardins<sup>3</sup>. Les allées d'Étigny réussissent parfaitement cette synthèse des contraires – de l'urbanité et

---

transmises à M. le Sous-Préfet de Saint-Gaudens », 6 décembre 1807 ; Lettre du préfet de Haute-Garonne au sieur Salles, 15 mai 1813 ; Délibération du conseil municipal de Luchon, 8 juin 1818. E. LAMBRON et T. LEZAT, *Les Pyrénées...*, op. cit., 1860, t. 1, p. 340.

1. AD31, 5M45 : Arrêté préfectoral, 10 août 1808.

2. AD31, 5M47 : Rapport sur les eaux thermales de Haute-Garonne envoyé par le préfet de la Haute-Garonne au ministre de l'Intérieur, 10 mars 1810 ; Arrêté du préfet pour le paiement de l'éclairage des « avenues des Bains » de Luchon, 7 juin 1819. E. LAMBRON et T. LEZAT, *Les Pyrénées...*, op. cit., 1860, t. 1, p. 338-339. « Nouveau plan de Luchon », 1850, reproduit par P. de GORSSE, « Comment se forme », art. cit., 1942, p. 230.

3. Lise GRENIER (dir.), *Le voyage aux Pyrénées ou la route thermale*, Saint-Girons, Randonnées pyrénéennes, 1987. M. CHADEFAUD, *Aux origines du tourisme...*, op. cit., 1987, p. 743-744.

de la naturalité. Aérées et plantées d'arbres, elles reprennent un motif récurrent de l'urbanisme édilitaire des grandes villes : sur six cents mètres de long et trente de large, elles présentent trois cent quarante-six tilleuls. Arbanère dépeint en 1828 ces « demeures élégantes » qui « jouissent du côté de la vallée, d'une vie pastorale, tandis que les allées, animées comme les boulevards des grandes villes, offrent sans cesse des promeneurs et des groupes nombreux<sup>1</sup> ». Urbaines, elles ménagent un cadre rural et champêtre. Ce cadre est réfléchi et défendu, pour des raisons autant paysagères que commerciales. En 1837 par exemple, des propriétaires de Luchon s'indignent lorsque, contre l'interdiction faite jadis par d'Étigny, un particulier (Clément Bonnemaison) obtient le droit de bâtir un terrain idéalement situé face aux thermes, au bout des allées d'Étigny. Une bâtisse à cet endroit « priverait l'établissement de la vue d'une partie de la vallée, entre autres, des villages de Salles, Artigues, Juzet et Montauban, ce qui est une perte irréparable<sup>2</sup> ». Elle promettrait aussi de capter beaucoup de clientèle.

Les paysages sont plus difficilement exploitables, bien qu'ils expliquent une bonne partie de la fréquentation des Pyrénées. Pour donner une expérience de la montagne qui ne se limite pas à leur contemplation depuis les allées urbaines, on imagine rapidement les moyens de faciliter les excursions. La route cristallise toutes les attentes. Dès 1811, le maire de Luchon Étienne Sengez propose ainsi, outre son plan d'urbanisme, un projet de route de haute montagne vers le col frontalier (ou « port ») de la Picade (2480 m d'alt.) afin de faire découvrir « au voyageur émerveillé » le massif de la Maladeta, « montagne qui présente le plus bel aspect qu'on puisse rencontrer dans toutes les Pyrénées<sup>3</sup> ». La route est un moyen d'exploiter les paysages sinon invisibles. On retrouve cette idée en 1835, dans les Hautes-Pyrénées, lorsque l'ingénieur des Ponts-et-Chaussées justifie ses travaux routiers en montagne par la possibilité d'attirer « un plus grand nombre de visiteurs, de prolonger leur séjour [...] et en définitive, de leur offrir [...] un plus grand nombre de moyens de répandre leur or et de faire naître chez eux le désir de revenir<sup>4</sup> ». La « route thermale numéro 1 », classée comme telle par Napoléon III en 1860, entièrement viabilisée en 1867, est le plus célèbre exemple de ces routes touristiques. Elle est en fait projetée dès le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle et réellement débutée sous l'intendance de La

1. É.-G. ARBANÈRE, *Tableau des Pyrénées...*, *op. cit.*, 1828, p. 188.

2. AD31, 2O42/30: Pétition d'habitants de Bagnères-de-Luchon, 13 décembre 1837. L'hôtel Bonnemaison devient l'hôtel le plus important de la station.

3. AD31, 5M45: Rapport du maire de Luchon au sous-préfet de Saint-Gaudens 28 septembre 1811.

4. Cité par R. LAUDINAS, *Cauterets...*, *op. cit.*, p. 178.